

Le roi Antiochos abuse de sa fille. Incapables de résoudre une énigme, les prétendants sont éliminés. Parmi eux, Apollonios, prince de Tyr, mais il prend la fuite à Tarse. Après une série d'aventures, il épouse la fille du roi de Cyrène ; il apprend ensuite que l'incestueux Antiochos est mort. Les aventures vont se poursuivre (près de soixante pages, ici), jusqu'à la réunion finale à Tyr. Un résumé (p. IX-XXVII) fait voir l'essentiel de ce récit anonyme aux nombreux tiroirs, intégrant des épisodes indépendants au départ. Plusieurs sources sont possibles. Cette *Hist(oria) A(pollonii regis) T(yri)* participe du roman antique, dans sa tendance idéaliste, où se mêle cependant son autre tendance, comique et licencieuse. L'*Hist. AT* incarne donc l'orientation moralisante du roman érotique (p. XXI). Sa datation est un point capital, traité en plusieurs endroits (p. IX, XXVI et s., XXXVIII et s.) : élaborée en grec ou en latin fin II^e - début III^e siècle, l'*Hist. AT* connut des rédactions et des apports successifs, avec une certaine christianisation de l'environnement païen, avant de se figer en latin trois siècles plus tard, dans plusieurs *recensiones* (rédactions) : la *rec. B* réécrit la *rec. A*, améliorant le style, supprimant des épisodes (d'où quelques incohérences), revoyant aussi le déroulement logique de l'action (p. XLVIII et s.). Des arguments monétaires, événementiels et funéraires soutiennent cette thèse de réécriture tardive. Les mss ne sont pas antérieurs au IX^e siècle. Leur appartenance aux différentes *rec.* est complexe (p. LVII et s., 3-5) : la *rec. B* paraît bien définie, de même que la *rec. C*, qui concerne les seuls chap. 42-43, inspirés de Symp(h)osius, *Aenigmata*, dont certaines rédactions ont pu être influencées par l'*Hist. AT* ... Le nombre et le contenu d'intermédiaires perdus laisse quelque flou sur la *rec. A*. L'*A.* propose néanmoins un stemma (p. LVI), qui ne dissipe pas toutes les zones d'ombre. Le texte, avec la traduction italienne en regard, est celui de la *rec. A*. L'apparat critique, le plus souvent positif, informe sur les autres *rec.*, mais seulement quand ces dernières sont utiles pour l'établissement du texte (p. LXXXVII et s.). L'*A.* modifie le texte des mss une quarantaine de fois (corrections, conjectures, lacunes) et fait une quinzaine de propositions dans l'apparat critique, avec des réticences (« non audeo »). Le commentaire (p. 127-318) rigoureusement philologique traite aussi d'écdotique. Ainsi, la conjecture *desiderio* (21, 6), au lieu de *deo*, nous a paru heureuse et significative de l'*Hist. AT* : *deo* est une interpolation chrétienne (réécriture tardive), tandis que *desiderio* s'accorde parfaitement au contexte de la scène. Archistrate, roi de Cyrène, accorde sa fille à Apollonios, parce que ce dernier la désire sincèrement (*cupit* et *uotum* qui précèdent, et la suite, *desiderium* et *amando*, 22, 3-4). La paléographie fournit un autre argument, avec une abréviation de *desiderio* mal comprise. — B. STENUIT.

Justin. Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée. Vol. I : Livres I-X. Texte établi, traduit et annoté par Bernard MINEO. Notes historiques par Giuseppe ZECCHINI (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2016, 12.5 x 19, CV + 248 p. en partie doubles, br. EUR 39, ISBN 978-2-251-01473-9.

La vie de Trogue Pompée est décrite sous l'angle des liens avec Rome de sa famille gauloise (celt. *trog*, « clan »), établie dans la Cité de Vaison-la-Romaine. Les *Histoires philippiques*, publiées avant 9 apr. J.-C. (?), sont la première histoire de Grèce et du Moyen-Orient publiée en latin et non centrée sur Rome (en apparence). « Philippiques », car l'accent est mis sur le modèle politique macédonien, dont le déclin est un avertissement pour Rome (p. XXII), mais Trogue décrivait aussi la succession des autres empires (assyrien, perse, etc.), de même que l'hégémonie d'Athènes au V^e siècle. Entre universalisme romain et monde bipolaire (l'Occident pour Rome, l'Orient pour les Parthes), Trogue a tranché : c'est toute la portée des l. 41-44. Il faut aussi abandonner pour de bon l'image d'un Trogue nationaliste gaulois (p. XXXVII). C'est par l'*Abrégé* de Justin qu'il nous est connu. On ne sait quasi rien de la vie de Justin. Écrit-il vers 200 ? Plutôt vers 400 (p. LI). Par les Prologues, qui précèdent l'*Abrégé* sans être de lui (p. LX-LXI), on peut calculer que l'*Abrégé* représente un cinquième de Trogue. Plus de deux cents mss nous transmettent cet *Abrégé*, dont la tradition a été

bien étudiée dans des éditions antérieures. L'A. a collationné seize mss ; il décrit brièvement les principaux, classés dans un *stemma*. La bibliographie est assez détaillée ; la liste des éditions mentionne Arnaud-Lindet, 2003, apprécié par l'A. ; il s'agit d'une édition éphémère (en ligne). La traduction suit bien le texte, aux procédés rhétoriques récurrents. En II, 6, 4, à propos des débuts de Rome, *aduenae* n'est pas traduit par « étrangers », mais par « immigrants ». Les Romains sont visés (p. 170, n. 47). Cette dernière traduction est anachronique, avec les relents actuels de multiculturalisme. L'A. intervient une seule fois dans l'établissement du texte. Prologues, XL : ajout de *interfecti*, économe face à d'autres corrections, mais non indispensable, car on a deux propositions parallèles ; *interiit* de la première est sous-entendu dans la seconde sous la forme *interierunt* et *a filio* (« sous les coups de, du fait de ... ») est tout à fait classique. Une note de G. Zecchini *ad* V, 7, 1-3 (p. 204), peu encline à l'ajout de *Lysander* en tête du § 1, propose *at* au lieu de *autem*. Ces notes (p. 151-241) sont d'un grand intérêt historiographique ; elles cherchent aussi à déterminer la part plus personnelle de Justin par rapport à Trogue et à de nombreux autres historiens (il n'y a pas que Timagène !). On regrettera que ne soient mentionnés dans les titres courants ni le livre ni le chapitre traduit ou annoté, non moins, dans l'introduction, que des négligences touchant l'orthographe (Lybie, p. 24, etc.) et le style. Note *ad* II, 5, 12-13 (p. 169) : Justin ne consacre qu'une courte phrase à la défaite des cités grecques d'Asie Mineure face aux Perses, suivant ici, explique G. Zecchini, le Carien Hérodote, pour qui cela n'avait qu'un intérêt local. Il eût été opportun de rappeler les enjeux culturels et l'influence considérable de l'Ionie, son apport à la civilisation grecque ; tout cela, aux alentours de 500, était menacé, mais Athènes allait intervenir, et plus tard Alexandre le Grand. La note *ad* IV, 2, 6-7 (p. 194), à propos de la bataille d'Himère de 480, montre bien, elle, les enjeux de civilisation, de nouveau absents chez Justin. — B. STENUIT.

Caterina MORDEGLIA, *Animali sui banchi di scuola. Le favole dello pseudo-Dositeo (ms. Paris, BnF, lat. 6503)* (Micrologus Library, 86), Florence, SISMEL - Edizioni del Galluzzo, 2017, 14.5 x 21, XIV + 149 p., 8 pl., br. EUR 34, ISBN 978-88-8450-821-8.

La préface de M. Pastoreau situe les fables dans la littérature antique : les bestiaires, où les aspects physiques et les mœurs ont des interprétations allégoriques, morales et religieuses. Le *Physiologus* (II^e/IV^e s. apr. J.-C. ?) puise dans des compilations grecques, qu'il amplifie ; il est emblématique. Les fables, elles, se concentrent sur la leçon morale ; elles sont attribuées à Ésope, dont on ne sait à peu près rien. Le recueil ésopeque grossit au fil des siècles, atteint plus de cinq cents pièces, est traduit en latin. Notre Moyen Âge maintient la tradition. Dix-sept fables sont erronément attribuées à un *Dositheus magister* (IV^e s. apr. J.-C.), auteur d'une *Ars grammatica* gréco-latine (Keil, *GL* VII 365-436) ; ces dix-sept fables figurent dans un manuel scolaire gréco-latin d'apprentissage du vocabulaire courant, les *Hermeneumata Pseudodositheana* (mil. III^e-IV^e s.), mais seulement dans deux de leurs rédactions : les *Herm. Leidensia* (*Leid. Voss. gr. Q.7*), appelés aussi *Recensio Leidensis* (*RL*), plus connus que l'autre rédaction ici éditée : les *Herm. Stephani* (*Paris. lat. 6503*), appelés aussi *Fragmentum Parisinum* (*FP*). L'introduction poursuit : description de ce *FP*, comparaison avec *RL* (les différences tiennent dans l'ordre des fables et les niveaux de langue), origine vraisemblablement commune (p. 20-24, un véritable écheveau ; seule certitude : leur origine n'est pas un texte grec). L'édition diplomatique du *FP*, sur collation autoptique, montre l'état du texte (le copiste ignorait le grec). Suivent l'édition critique du texte latin et une traduction italienne. Le premier apparat critique concerne des choix de graphie et de phonétique, récurrents, car les copistes et éditeurs corrigeaient aisément le texte. Cela se justifie dans des cas extrêmes, comme *figiem* (fable I, 1, p. 48), inexistant, corrigé en *effigiem* ; l'A. aurait pu trouver une confirmation de cette correction (p. 102) en invoquant le texte grec : $\eta\iota\delta\eta\nu$, déformation par un copiste ignorant de $\epsilon\iota\delta\epsilon\alpha\nu$. Elle-même a procédé à une correction (fable XV, 5, p. 90) : *colorum* au lieu de *oculorum* jugé *lectio faciliior* : c'est en accord avec le contexte